

Festival d'Avignon : « Le Nid de cendres », une jeunesse ardente face à un monde calciné

Épopée d'une durée de treize heures, la pièce écrite et mise en scène par Simon Falguières, présentée à Avignon, est marquée du sceau du conte.



« Le Nid de cendres », de Simon Falguières. SIMON GOSSELIN

Et vogue l'épopée ! Elle a embarqué au fil de ses treize heures d'odyssée, sur la mer des contes et des songes, un public conquis, qui s'est levé comme un seul homme à l'issue du voyage, dans la nuit du 9 au 10 juillet, au Festival d'Avignon. Le jeune Simon Falguières, 33 ans, pouvait être heureux d'avoir enfin enfanté ce *Nid de cendres* qu'il portait en lui depuis longtemps et qui entre ainsi dans la légende d'Avignon. Il ne s'est pourtant pas départi d'une certaine gravité à l'heure des saluts, alors que beaucoup, parmi ses comédiens et dans les rangs des spectateurs, pleuraient de bonheur et d'émotion.

Le Nid de cendres est le deuxième marathon théâtral de cette édition d'Avignon, avec *Ma jeunesse exaltée*, la pièce de dix heures que présente Olivier Py au Gymnase du lycée Aubanel. C'est comme si le directeur du festival avait voulu, pour l'année de ses adieux, revenir encore et encore à l'oeuvre qui a fait sa gloire : *La Servante*, l'épopée de vingt-quatre heures qu'il avait signée en 1995. Car la pièce de Simon Falguières s'inscrit clairement dans cet héritage.

Pourtant le jeune auteur-metteur en scène n'a pas vu le spectacle, il était encore enfant quand il a été créé. Mais il était au côté de son père, Jacques Falguières, quand celui-ci a accueilli la pièce de Py à la Scène nationale d'Evreux, qu'il dirigeait alors. C'est comme si *La Servante* avait été pour Simon Falguières un grand rêve de théâtre, qu'il investirait aujourd'hui à sa façon.



« Deux moitiés de pomme »

Le théâtre comme art de fantômes, comme un long rêve qui courrait à travers le temps, est d'ailleurs au cœur de son *Nid de cendres*, qui évoque *La Servante* pour mieux s'en détacher rapidement. La comparaison entre Py et Falguières s'arrête dès l'écoute des premières phrases de la pièce, l'écriture, chez le second, étant infiniment plus songeuse et secrète, bien moins claironnante et chargée, que chez son aîné.

On passe d'une histoire, d'un monde à l'autre avec une fluidité parfaite

Elle est, cette écriture, marquée du sceau du conte, avec sa simplicité apparente, laissant apparaître peu à peu ses ombres portées. Et c'est avec un conte que tout commence, sur le grand plateau nu et sombre, propre à accueillir une floraison d'histoires. Dans un royaume jusque-là enchanté, une reine se meurt, un roi se désespère et une princesse, Anne, entend, de l'autre côté du monde, un appel qui lui dit que c'est de là que viendra le salut. Pourtant, dans cet autre côté du monde, les hommes, la terre et les cités ont été ravagés par une révolte ayant tourné au cataclysme, laissant les survivants dans une souffrance infinie.

Entre ces deux mondes, celui, merveilleux (mais défilé), de la fiction, et celui, apocalyptique, du réel, qui sont comme « deux moitiés de pomme » qu'il faudrait réunir, il y en a un autre : le théâtre, qui joue le rôle du passeur. Le troisième noyau fictionnel de la pièce est une troupe ambulante, Le Petit Théâtre des campagnes, qui a recueilli en son sein Gabriel, un enfant abandonné. Devenu jeune homme, Gabriel entend, de l'autre côté du monde, l'appel d'Anne, synonyme de salut.

Maître du temps

L'épopée de Simon Falguières conte le voyage des deux héros pour sauver un monde où la fiction et le réel se réuniraient pour le meilleur et non pour le pire. Un combat dans lequel un certain M. Badile anagramme du diable, bien sûr mettra un malin plaisir à mettre son grain de sel, dans cette pièce-monde, à la fois tragique et comique, où le feuilletage de théâtre dans le théâtre, les emboitements d'histoires sont opérés avec une belle transparence et un doigté certain. Simon Falguières est un auteur avec lequel il va falloir désormais compter, lui qui fait dire à l'un de ses personnages : « *Je ne savais pas qu'un poème était une chose qu'on pouvait chercher comme un enfant perdu.* »

Restait à faire vivre ce foisonnement sur le plateau du théâtre, ce qui était encore un autre défi que relèvent haut la main Simon Falguières et sa troupe de dix-sept comédiens. L'auteur-metteur en scène est un maître du temps, qu'il apprivoise sans coups d'accélérateurs artificiels : l'épopée emporte dans son flot à l'intensité calme, elle s'autorise les moments de langueur propres à tout voyage.

On passe d'une histoire, d'un monde à l'autre avec une fluidité parfaite. Simon Falguières a travaillé avec un des meilleurs scénographes du théâtre français, Emmanuel Clolus, pour concevoir des espaces mobiles, sobres, qui inscrivent l'ensemble de l'aventure dans une ambiance nocturne de chimère ou de cauchemar. Une nuit que traversent justement des servantes, ces hautes lampes sur pied qui, une fois que le jour a clos ses paupières, veillent sur les théâtres endormis, et qui avaient donné leur nom à la pièce d'Olivier Py.

Mystérieux comptable kafkaïen

Ce dispositif laisse toute la place aux comédiens, qui offrent le plaisir d'un vrai travail de troupe, où chacun prend sa place dans un collectif vivant et divers. Ils ont à leur tête un lion superbe et généreux, un homme-théâtre venu de chez Ariane Mnouchkine et Olivier Py : John Arnold, magnifique en Argan, l'âme du Théâtre des campagnes, qui porte sur lui des lambeaux du manteau du roi Lear et de maints autres rêveurs shakespeariens.

Du côté des jeunes, on ne citera, faute de place, que Mathias Zakhar, qui joue rien de moins que le diable, avec tout le magnétisme qu'il faut dans ce rôle. Un comédien à suivre, mais il n'est pas le seul : l'ensemble féminin de la troupe de Simon Falguières, notamment, est formidable. Simon Falguières qui, lui, traverse son spectacle dans la peau d'un mystérieux comptable kafkaïen, dont on ne saura jamais quels comptes il demande à l'existence.

Avec eux, le sentiment de toute une jeunesse face au monde en cendres laissé par ses aînés s'incarne avec d'autant plus de force que le message n'est jamais asséné ni même évoqué comme tel. Toutes et tous ici sont des veilleurs de théâtre à la flamme ardente, qui ont fait du poème leur « *terre de mots* », et n'ont pas l'intention de laisser le dernier mot au diable.

Le Nid de cendres, de et par Simon Falguières (éd. Actes Sud « *Papiers* »). Festival d'Avignon, La Fabrica, de 11 heures à minuit, jusqu'au 16 juillet. De 20 à 45 €. Puis tournée en 2023, à la Comédie de Caen, au Théâtre Nanterre-Amandiers et au Théâtre de la Cité de Toulouse.